

LIVRES

Les secrets des dessins de Louis-René des Forêts

› Patrick Kéchichian

L'œuvre de Louis-René des Forêts (1916-2000) est rare, tendue, toujours au bord extrême du silence, y basculant parfois (1). Ce silence est moins un adversaire qu'un partenaire exigeant, un complice, presque un double. Pascal Quignard l'avait compris, qui évoquait ainsi l'axe et l'enjeu, à la fois tragique et comique, de cette œuvre, parlant de cette « compulsion qui incite à "rompre le silence tout en faisant silence" Curieuse poussée que celle qui pousse à écrire. Qui pousse à parler sans ouvrir la bouche. Qui pousse à parler dans le temps qu'on se tait... » (2). L'intéressé lui-même soulignait (en 1962, dans la revue *Tel quel*) : « Écrire, cela suppose une exigence rigoureuse et exclusive, un mouvement vers une vérité toujours plus impérieuse mais toujours plus fuyante et qui s'affirme comme si essentielle qu'on ne peut s'en écarter sans la certitude de gravement faillir. » Vertige de cette fuite, de cette ambivalence entre le bavardage intarissable et le mutisme complet. Un vertige qui peut lui-même être moqué, théâtralisé, rapprochant, par des voies secrètes, l'intimité de l'écrit (ou de l'écrit intime) d'une certaine pensée de l'existence. La dernière grande œuvre de l'écrivain, *Ostinato* (1997), inachevée d'une certaine façon, met en scène ce lien, donne sens à ce vertige.

Lorsque, en 1965, Louis-René des Forêts perdit sa fille de 14 ans, Élisabeth, dans un accident, il avait déjà publié, chez Gallimard, sa maison-mère (dont il sera l'un des grands lecteurs), trois livres importants : *Les Mendians* (1943), *Le Bavard* (1946) et *La Chambre des enfants* (1960). Habité par son deuil, il cessa alors d'écrire durant une dizaine d'années. « Il avait déjà intensément exploré les vastes pouvoirs de la langue, pouvoirs réels et fallacieux, effectifs et trompeurs. La douleur a écarté toute cette dérision et cette duplicité »,

écrit Nicolas Pesquès dans l'un des textes de l'ample et beau volume qui reprend les peintures et dessins de l'écrivain (3). N'écrivant plus, il dessina donc, à l'encre de Chine puis à la gouache. Plusieurs expositions eurent lieu dans les années soixante-dix, jusqu'à celle du Centre Beaubourg en 1978. Des Forêts avait conscience de la nature ambiguë, marginale, de cette pratique. Plus tard, il parla d'une activité « très insolite », d'un « travail d'amateur », d'une « ardeur de néophyte » ou même d'une « ivresse artisanale », ou encore d'un « vif plaisir, mêlé toutefois d'inquiétude ». On peut même ajouter, pour compléter le tableau si j'ose dire, d'une distraction grave, entêtante. En regardant les compositions de cette époque, où le rêve, teinté de quelques mythes et aussi de sourdes angoisses, le mot « inquiétude » s'impose en effet.

Il serait vain de tenter d'établir une claire continuité entre les actes d'écriture et de peinture de Des Forêts. Une évidence : les écrits dominent ; c'est à eux que nous sommes sans cesse renvoyés – y compris par les dessins eux-mêmes. N'étant en rien une illustration de l'œuvre écrite, ceux-ci constituent comme une sorte d'antichambre, ou de salon d'apparat, cachant les appartements privés, avec, au centre, ce cabinet d'écriture où tout a lieu. Pierre Bettencourt, qui fut avec Pierre Klossowski (tous deux également, mais autrement, peintres et dessinateurs en même temps qu'écrivains) l'ami de Des Forêts, parla d'ailleurs du « lecteur » qui regarde les dessins, « œuvre de médium, pourrait-on dire alors, ou de fou ». Et ajoutant : « Ce n'est pas la moindre bizarrerie de l'esprit humain qu'un écrivain aussi soucieux du moindre signe ait pu donner libre cours à ces délires enchanteurs. » Aux marges de ces « délires », on trouve aussi quelques portraits des amis cités et des autoportraits. Ils semblent tous observer des scènes invisibles. Pierre Vilar parle justement dans son commentaire d'une « temporalité sans ancrage, comme celle précisément du baroque, où le temps vient s'inscrire avec l'angoisse et le combat, la colère peut-être... » Une part plus secrète de l'œuvre graphique de Des Forêts est révélée dans ce volume, analysée par Bernard Vouilloux... Au début des années trente, l'adolescent, pensionnaire dans des institutions religieuses, dessina des scènes qui se

nourrissent du « génie taciturne de l'enfance » (Pierre Klossowski). Elles montrent, de manière réaliste, des confrontations et affrontements entre des élèves et leurs éducateurs en soutane.

À trop parler, on ne dit rien, nous apprend indirectement Louis-René des Forêts. Prolongée par ces énigmes scrupuleusement dessinées, cette leçon doit être entendue. Dans son poème *Les Mégères de la mer* (1967), l'auteur du *Bavard*, comme emporté par un souffle secret, écrivait : « Étouffée soit ma voix, biffé le patronyme qui m'enchaîne... »

1. Louis-René des Forêts, *Œuvres complètes*, Gallimard, coll. « Quarto », édition de Dominique Rabaté, 2015.

2. Pascal Quignard, *Le Vœu de silence. Essai sur Louis-René des Forêts*, Galilée, 2005.

3. Dominique Rabaté, Pierre Bettencourt, Pierre Klossowski, Nicolas Pasques, Pierre Vilar et Bernard Vouilloux, *La Terre tourne et la flamme vacille. Peintures et dessins de Louis-René des Forêts*, L'Atelier contemporain, 2021.

LIVRES

Une âme, deux corps

› Stéphane Guégan

Parce que les hussards eurent la religion des copains et le mépris des cénacles, Michel Déon eût adoubé le dernier livre de Philippe Berthier (1) ; il en a, du reste, résumé le propos par avance : « L'amitié entre hommes de lettres cache d'insondables mystères. Elle n'avance que sur des sables mouvants. » L'expérience et l'histoire nous ont appris combien il était difficile à deux écrivains de se lier pour de bon ou pour longtemps. Que penser, d'ailleurs, de ces conjonctions fraternelles quand elles s'affichent, voire s'exhibent ? Vraies connivences ou affections jouées, stratégie de groupe ou gémellité miraculeuse ? Avec les magiciens de la langue, la méfiance n'est pas un crime. À l'inverse, rien n'oblige à céder au pire pessimisme. Songeant à Stendhal et Mérimée, l'un des couples dont Berthier explore le ménage turbulent, le Jean Dutourd de *L'Âme sensible* (1959) estimait que les « amitiés moqueuses sont les plus sûres ». On peut pousser plus loin l'apparent paradoxe : il n'est d'attache durable entre « gens